

docks et chantiers, ensembles urbains et paysages, marais salants et moulins à mer, réserves d'oiseaux et écosystèmes, sans oublier les îles... De surcroît, il faut aussi tenir compte du fait que, si le «Parisien» voit le port comme un terminus et le littoral comme une frontière, pour le marin le port n'existe que par le large et la côte par la haute mer.

Il faut bien avouer que, s'il y a des critères objectifs du patrimoine maritime, celui-ci n'est guère perçu que de manière subjective et affective, d'une part pour ceux qui entreprennent de le préserver ou le restituer, d'autre part par ceux qui viennent à sa recherche ; l'histoire s'efface derrière le mythe qui suscite des rituels. Il y a souvent détournement mercantile, appropriation et commercialisation d'éléments que l'on ne rend accessibles que pour mieux en tirer profit.

Ce sont les sociologues, voire les ethnologues, qui analysent le mieux ces phénomènes, relevant surtout de l'élaboration identitaire à partir d'«oralité» et de tradition, de mémoire, échappant donc à l'historien et à l'érudit. Bien sûr, les enseignements d'histoire maritime se sont multipliés dans les universités de France, surtout depuis vingt-cinq ans, des colloques ont exploré tous les aspects du monde maritime et naval, mais ce n'est pas à cela que l'on doit l'engouement populaire pour le patrimoine maritime. Même les musées doivent fort peu aux institutions universitaires et au CNRS. Et on comprend fort bien pourquoi les sociétés savantes sont restées à l'écart du grand mouvement de «patrimonialisation», voire de «muséification», du monde maritime à la fin du xx<sup>e</sup> siècle.

Les érudits doivent être reconnaissants au professeur Françoise Péron, bien connue pour ses travaux sur les mondes insulaires et maritimes, qui a inspiré ces travaux rigoureux et éclairants, et qui en a fait un beau livre, bien illustré, cohérent quoique divers, stimulant, même et surtout pour des lecteurs bretons.

Jacques GURY

Christian BOUGEARD, *Tanguy Prigent, paysan ministre*. Rennes, PUR, coll. «Histoire», 2002, 363 p.

L'auteur, professeur d'histoire contemporaine à l'université de Bretagne occidentale, est un spécialiste du xx<sup>e</sup> siècle qui s'est déjà fait connaître par de nombreux travaux et une autre biographie, celle de René Pleven dans la même collection. Autre symbole, autre parcours que celui de Tanguy Prigent (1909-1970). Ce dernier à la différence de René Pleven symbolise la Bretagne rurale, républicaine et cumule les handicaps : la langue bretonne comme langue maternelle, une petite exploitation, une instruction scolaire limitée.

Dans son introduction, Christian Bougeard nous donne une belle leçon de méthodologie : ce que doit être une biographie d'un homme du XX<sup>e</sup> siècle. «L'objectif de l'historien est naturellement de dégager une vision plus distanciée d'un homme, avec ses points forts et aussi avec ses faiblesses», pari réussi.

Le plan s'appuie sur les temps forts de la vie de Tanguy Prigent : le paysan breton, le militant socialiste devenant député, le ministre, les choix forts.

Tanguy Prigent était un authentique paysan du Trégor. Fils de petits agriculteurs bretons, il connut son lot de drames familiaux (la mort de son frère aîné à l'âge de six ans, de sa mère alors qu'il avait dix ans) et le poids traumatique de la Grande Guerre. Fils du peuple, éduqué dans le cadre de l'école républicaine laïque il n'est pourtant pas issu de la méritocratie de celle-ci. Autodidacte, sa véritable école a été le militantisme politique, syndical et coopératif. Il était d'une famille républicaine et socialiste par son grand-père qui influença son fils et son petit-fils. Très tôt, Tanguy Prigent accompagna son père aux réunions de la section socialiste. La guerre avait transformé psychologiquement son père ce qui contribua sans doute à la conviction pacifiste de son fils. Reçu au certificat d'études, son instituteur le poussait à poursuivre ses études mais son père refusa ; il lui en voulut durablement. Devenu agriculteur à 13 ans, il chercha par tous les moyens à combler son handicap scolaire (cours du soir, lectures du *Cri du peuple* et du *Populaire*, par exemple). De 13 ans à son service militaire en 1931-1932, Tanguy Prigent fut un paysan, militant socialiste dont la rencontre avec Guy Le Normand fut décisive. Il créa en 1925 une section socialiste à Saint-Jean-du-Doigt, sa commune ; il appartient à la relève générationnelle en cours à la SFIO et surtout il contribua à faire de la SFIO dans le Finistère un parti qui n'était plus uniquement citadin et ouvrier. Christian Bougeard montre comment Tanguy Prigent adhéra à une fédération divisée en interne, dont Guy Le Normand, professeur, venait de devenir le secrétaire fédéral en 1929, en pleine crise. C'est alors que Tanguy Prigent qui ne le connaissait pas lui envoya un article sur la crise agricole qui parut à la une du nouveau journal socialiste breton *Le Breton socialiste*. Ce fut pour lui une rencontre majeure ; Guy Le Normand devint son mentor, son second père.

Si son service militaire lui fit découvrir Paris et ses plaisirs, il en profita aussi pour assister à des meetings socialistes et rencontra plusieurs dirigeants socialistes. À son retour, il fonda une famille et commença sa carrière politique comme élu au conseil général du Finistère en 1934. De 1932 à 1936, Tanguy Prigent s'était imposé comme militant socialiste et paysan. Chroniqueur dans la presse socialiste bretonne, ses articles concernaient le monde paysan sous ses aspects économiques et sociaux. S'il participa à la campagne électorale de 1932, il se battit surtout pour un syndicalisme agricole indépendant et s'attaqua ainsi à la coopérative de Landerneau qui rassemblait un exploitant sur trois dans le Finistère. Il voulait créer sur des bases de gauche un syndicalisme dirigé par les agriculteurs eux-mêmes ; ce

fut la Fédération paysanne du Finistère, membre de la Confédération nationale paysanne (CNP) qui souhaitait fonder un syndicalisme paysan socialiste. Tanguy Prigent lui-même devenait un dirigeant syndicaliste agricole national ; à ce titre, il intervint directement dans la lutte contre les ventes-saisies et contre l'action de Dorgères et ses chemises vertes. Puis, sa carrière politique s'accéléra : il fut élu maire de Saint-Jean-du-Doigt en 1935 et surtout député socialiste du Finistère en 1936 ; il était le plus jeune député de France.

Une nouvelle vie commençait pour Tanguy Prigent qui partagea désormais son temps entre Paris et sa commune. Jusqu'en 1939, il apprit la vie parlementaire, intervenant sur les questions agricoles. On sait que si l'ONIB (Office national interprofessionnel du blé) a pu être créé, toutes les autres réformes agricoles se heurtèrent à l'hostilité du Sénat. La déception fut rude pour le jeune député mais il ignorait alors que ce serait lui, devenu ministre de l'Agriculture, qui pourrait faire aboutir plusieurs de ces projets en 1946. Christian Bougeard montre bien comment Tanguy Prigent tenta en vain de faire aboutir en 1936-1938 le statut du fermage et du métayage, mais aussi que la menace extérieure est essentielle pour comprendre ses choix politiques ultérieurs. Proche du courant de *La bataille socialiste* de Zyromski, au congrès de Montrouge à la fin de l'année 1938, il est pour la fermeté et vote pour la motion «Blum» contre celle de Paul Faure. Pacifiste, mais convaincu de la nécessité d'être plus ferme face à la menace nazie, il se montra essentiellement antifasciste tout au long de l'année 1939.

Mobilisé, il subit la débâcle et apprit à Limoges que les députés étaient convoqués. Il fait partie des 80 qui dirent «Non» le 10 juillet 1940 ; choix qu'il partagea avec 6 autres parlementaires finistériens. Il n'a cherché à aucun moment à rejoindre de Gaulle, estimant qu'il fallait rester au milieu des paysans bretons et maire de sa commune (jusqu'à sa révocation en janvier 1943). En fin connaisseur de la seconde guerre mondiale en Bretagne, Christian Bougeard fait état des diverses formes de combat légal et illégal mené par Tanguy Prigent : contre l'occupant, contre Vichy et la Corporation paysanne en réussissant à publier légalement un bulletin qui s'oppose à la politique agraire de Vichy. Parallèlement, Tanguy Prigent contribua à la reconstruction clandestine du parti socialiste ; il est certain que son activité légale l'aide à couvrir ses activités pour la renaissance du parti socialiste dès l'été ou l'automne 1940. Christian Bougeard estime qu'il ne faut pas exagérer l'importance (surtout à cette date !), mais qu'elle est réelle. Peu à peu Tanguy Prigent devint un des principaux dirigeants de cette reconstruction et du mouvement Libé-nord dans l'Ouest ; il fut contraint de passer dans la clandestinité en 1943 échappant de peu à une arrestation. Comme ancien parlementaire ayant refusé les pleins pouvoirs à Pétain, comme résistant, il aurait pu participer à l'Assemblée consultative d'Alger ; il a refusé, préférant continuer le combat en France même.

La Libération lui valut une surprise de taille au début de septembre 1944 lorsqu'il apprit, alors qu'il était dans le Finistère, sa nomination comme ministre de l'Agriculture. Il le resta pendant trois ans dans les gouvernements successifs. Socialiste, il était proche de Guy Mollet et lorsque celui-ci devint président du Conseil en 1956, il en fit son ministre des Anciens combattants. Il fut d'abord le « paysan ministre du général de Gaulle » ; sa première tâche était de liquider la Corporation paysanne, mais le plus difficile fut la création et la mise en œuvre de la Confédération générale de l'agriculture (CGA). Pourtant, il fit de nombreux voyages pour expliquer, inlassablement. Parallèlement, il participait aux instances dirigeantes de la SFIO et fut réélu député du Finistère en 1945. En cette période de pénurie, il était aussi en butte au mécontentement de la population surtout lorsqu'il assumait le portefeuille du Ravitaillement. L'année 1946 fut difficile avec la démission du général de Gaulle, l'échec de la CGA et les difficultés électorales de la SFIO, mais 1946 fut aussi une grande satisfaction pour lui avec le vote de la loi sur le statut du fermage et du métayage qui améliorerait considérablement la situation des fermiers et métayers. Lorsqu'il quitta son poste ministériel en 1947, le bilan que fait l'auteur est en demi-teinte certes, mais il a posé les jalons d'un développement ultérieur de l'agriculture française.

Commence alors un retour sur la vie politique de terrain et ceci jusqu'au gouvernement Guy Mollet ; il affronte les divisions internes de la SFIO dans le Finistère, des relations très conflictuelles avec le PCF et des problèmes de santé grave. Si tout au long de cette biographie, l'auteur aborde peu la vie privée de Tanguy Prigent, elle n'est pas non plus escamotée, qu'il s'agisse des relations avec sa femme ou de son alcoolisme à l'origine de ses problèmes de santé.

En janvier 1956, il redevint ministre mais des Anciens combattants. Sa nomination fut bien accueillie par ces derniers ; il était vu comme un des leurs. Il accompagna Guy Mollet lors de son voyage désastreux à Alger le 6 février 1956 et il soutint de toutes ses forces auprès de ses camarades la politique algérienne de Guy Mollet. La rupture n'en fut que plus douloureuse en 1958. Le bombardement de Sakhiet et le 13 mai constituèrent pour lui un choc qui conduisit à son départ de la SFIO.

De 1958 à 1970, Tanguy Prigent fut confronté à des choix politiques douloureux tout en faisant face à un état de santé de plus en plus fragile. Refusant la politique algérienne de Guy Mollet et son soutien à de Gaulle, l'année 1958 fut marquée par un double non : à de Gaulle en mai-juin 1958, à Guy Mollet à l'été 1958. Dans un premier temps, il voulut poursuivre son opposition de l'intérieur. À la fin de l'année 1958, il connut sa première défaite électorale aux législatives, mais maintint ses analyses d'opposant au régime gaulliste. Cette attitude l'amena à quitter les rivages du socialisme traditionnel au profit du PSA (parti socialiste autonome) ; sa décision fut prise en 1959, mais il le fit assez brutalement sans préparer le terrain dans sa



propre fédération et échoua de ce fait à la rallier au PSA. En 1960, dans un nouveau cadre, celui de la transformation du PSA en PSU (parti socialiste unifié), Tanguy Prigent lutta contre la politique gaullienne, pour la fin de la guerre d'Algérie et chercha à enraciner le PSU dans l'Ouest breton. Il réussit alors à reconquérir son siège de Morlaix aux élections de 1962 sous le sigle du PSU dont il était le seul député à l'Assemblée nationale. Il soutint la candidature de François Mitterrand en 1965. Cependant sa santé se détériorant l'empêchait de jouer un véritable rôle ; il ne se représenta pas aux élections de 1967 et mourut en 1970.

La trajectoire «singulière et exceptionnelle» de Tanguy Prigent est retracée par Christian Bougeard avec la rigueur de l'historien replaçant sans cesse le combat de l'homme et du politique dans son temps. Un livre à lire pour connaître Tanguy Prigent, pour mieux comprendre l'évolution politique, sociale et économique de la Bretagne dans le dernier quart du XX<sup>e</sup> siècle.

Jacqueline SAINCLIVIER

*Les habitats carolingiens de Montours et La Chapelle-Saint-Aubert*, sous la dir. d'Isabelle CATTEDU. Paris, éditions de la Maison des sciences de l'homme («Documents d'archéologie française, série Archéologie préventive», 89), 2001, 238 p.

Les grands travaux routiers que l'on accuse souvent d'aboutir à défigurer, voire à détruire, les paysages actuels sont en même temps l'occasion de découvertes archéologiques qui nous font mieux connaître la vie rurale des siècles passés, tout particulièrement les plus lointains, sur lesquels notre documentation est très pauvre. Ces découvertes ont été rendues possibles par une étroite collaboration, dans le cadre d'une législation favorable, entre l'AFAN (Association pour les Fouilles Archéologiques Nationales), l'État – par l'intermédiaire du Service régional de l'archéologie et de la Direction départementale de l'équipement – et enfin les collectivités locales. En haute-Bretagne, l'aménagement de la route Rennes-Saint-Malo avait déjà révélé deux habitats de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge au Vieux-Bourg en Miniac-Morvan et à la Cocherais en Tinténiac. L'établissement de l'autoroute A84 de Rennes à Caen a permis de recenser vingt-trois sites dont dix justifiaient l'ouverture d'un chantier de fouilles.

Le présent ouvrage expose les découvertes et fait la synthèse des résultats obtenus sur des habitats carolingiens situés sur les communes de Montours et de La Chapelle-Saint-Aubert. Montours fournit l'ensemble le plus important sous la forme de deux hameaux au Teilleul et à Louvaquint, séparés par un vallon franchi par un gué établi à la même époque. Les